

L'UNamur, une usine à présidents ?

Opaline Meunier et Maxime Mori viennent d'être élus présidents, respectivement à l'Unécof et à la FEF. Et ils étudient tous les deux à Namur.

● **Interview : Jérémie DIEUDONNÉ**

Is sont tous deux présidents des principaux syndicats étudiants francophones. Ils étudient tous les deux à l'université de Namur. Ils sont tous les deux intéressés par les questions de société depuis tout jeune. Avec Maxime Mori et Opaline Meunier, l'UNamur compte désormais six présidents sur les douze derniers des deux organisations étudiantes. Un chiffre étonnement élevé, particulièrement au vu de la taille de l'université. Comment expliquer ça ? Comment en sont-ils arrivés là ? Nous sommes partis à leur rencontre.

Opaline Meunier, comment expliquer

cet afflux de présidents en provenance de l'université de Namur ?

L'université écoute beaucoup les étudiants et leurs représentants.

Ils rendent le dialogue véritablement possible. Ils nous permettent de voir qu'on peut faire quelque chose au niveau local et nous donne donc envie de pousser l'engagement plus loin. Si vous arrivez avec des propos constructifs et des propositions concrètes, sans démolir vos interlocuteurs, les gens vous écoutent. Et l'UNamur nous inculque ça.

Comment as-tu commencé à t'engager ?

J'ai grandi dans un milieu particulier puisque j'allais à l'école au Shape, mon père étant militaire. Mais je me suis investie très rapidement. J'étais scout, j'ai été bénévole dans une radio locale, j'étais présidente du conseil de classe dès ma 6^e primaire... Puis je suis devenue déléguée cooptée à l'AGE dès ma première année à l'université. Après trois semaines de mandat, je me retrouvais déjà chez le recteur Yves Pouillet suite à un recours d'une trentaine d'étudiants en médecine. Un pro-

fesseur avait mis des points négatifs pour l'un de ses examens, ce qui est complètement scandaleux et illégal. On a eu une rude discussion à ce propos. En juin, j'avais examen oral avec ce même recteur. Il m'a charriée toute l'année.

Tu es ensuite devenue mandataire Unécof et membre des Étudiants démocrates humanistes.

J'ai beaucoup bossé sur le décret paysage pour l'Unécof. Avec les EDH, on avait organisé une grande campagne mobilité où nous avons fait venir Patricia Grandchamps, l'échevine namuroise de la Mobilité, à l'université pour en discuter avec elle. Nous avons ensuite eu toute une journée de réflexion. Au final, nous avons fait remonter toutes nos conclusions à Maxime Prévot.

Tu es aujourd'hui présidente de l'Unécof. Qu'est-ce que ça implique ?

Être tout le temps sur le terrain et à l'écoute de tous les acteurs, sans jamais adopter de démarche dogmatique. Ça prend évidemment beaucoup de temps. Je vis, je mange et je dors Unécof. ■

Du salon à la présidence de la FEF

Maxime Mori est président de la FEF depuis le 1^{er} août. Mais son combat est bien plus ancien.

Maxime Mori, même question que pour Opaline : comment expliquer l'afflux de présidents de l'UNamur ?

Je pense que la question n'a pas vraiment lieu de se poser. C'est juste une coïnci-

dence. La FEF est composée d'étudiants venant de partout et le président n'est que l'un d'entre eux. Peu importe sa provenance.

D'où vient cette fibre de l'engagement chez toi ?

J'ai toujours été mordu par ça. Les questions de société m'intéressent depuis longtemps et j'aimais beaucoup débattre chez moi avec ma famille. J'ai également été délégué de classe en humanités.

J'ai ensuite intégré l'université de Namur et j'ai tiré une liste AGE dès ma première

année là-bas. Mais je voulais des débats plus globaux. Je viens de Leuven et j'ai toujours été en désaccord avec la désunion entre Flamands et Wallons affichée dans les médias. Je travaille d'ailleurs énormément avec la Vlaamse vereniging van studenten depuis que je suis à la FEF.

Quels ont été tes premiers grands combats ?

Il y a eu deux principaux volets. Il y a évidemment eu toutes les actions concernant la haute école Albert Jacquard où le besoin de refinancement était criant.

Nous avons organisé les grèves et les concertations avec les étudiants. On obtenait quelques mois plus tard un financement de l'ordre de 10 millions d'euros.

J'ai aussi géré plusieurs dossiers comme

«À quelle sauce mangera-t-on les étudiants en médecine cette année ?

Que va-t-on leur faire subir ?»

celui du refinancement de l'enseignement supérieur avec de nombreuses réunions au cabinet du ministre Marcourt.

Qu'est-ce qui te motive chaque jour dans ton engagement ?

L'enseignement est la base de la société selon moi. Un enseignement de qualité est indispensable. Je ferai d'ailleurs tout pour le rendre le plus accessible et le plus démocratique possible.

L'engagement est aussi un apprentissage. On s'y prête petit à petit. Avec l'expérience, j'ai déjà pu me créer quelques certitudes.

Certains dossiers nous font aussi bondir.

Un exemple ? Les diplômés en psychomotricité ont appris il y a quelques mois que leur diplôme ne valait rien. Ils ont étudié trois ans pour rien. C'est une injustice que je n'admets pas.

Quels vont être tes prochains gros dossiers ?

Les soins de santé et les études de médecine évidemment. À quelle sauce mangera-t-on les étudiants cette année ? Il faut arrêter ce déphasage total entre le nombre de numéros Inami et la réalité de terrain.

Ton engagement continuera au-delà de la cause étudiante ?

Je veux d'abord vivre pleinement cette année et aller le plus loin possible pour les étudiants. Après, oui, je veux continuer, mais sous quelle forme ? On verra. L'engagement, je l'ai dans la peau. ■ J.D.

VITE DIT

Ça tourne ! Obligations présidentielles obligent, Maxime Mori et Opaline Meunier sont régulièrement exposés aux médias. Un exercice qu'ils gèrent pourtant avec sérénité. *« Ça ne me stresse pas tellement, explique Maxime Mori. Je suis plutôt à l'aise. On a eu le temps de s'y former pendant notre engagement. »* Opaline ne s'en formalise pas plus. *« J'ai appris vite. La première fois que je me suis retrouvée face à une caméra, c'était sur le plateau du JT de la RTBF. Alors depuis... »*

Ah, Namur ! Ils l'affirment tous les deux : le cadre de vie namurois les a convaincus de venir étudier dans la capitale wallonne. Au point de regretter de devoir s'en aller. *« Namur a un cadre plus familial que d'autres unifs », explique Maxime Mori. Pour Opaline Meunier, « Namur est une vraie ville. C'est plus qu'un simple campus étudiant. On peut à la fois y faire la fête et s'y reposer. Je suis très chauvine de Namur. Et la qualité de l'enseignement à l'université est très élevée. »*